

Espagne, une Eglise frileuse

● ● ● **Miguel de Santiago**, Madrid

Rédacteur en chef de « *Ecclesia* », collaborateur de la radio (COPE) et directeur-adjoint du programme « *Últimas preguntas* » de la Télévision espagnole.

Auteur d'une trentaine d'ouvrages, dont des recueils de poèmes, et lauréat du prix mondial Fernando Rielo pour la poésie mystique.

Une radiographie de la situation de l'Eglise catholique en Espagne doit nécessairement tenir compte d'un fait historique, vécu avec intensité par ceux et celles qui, aujourd'hui, sont dans la force de l'âge : je veux parler des années qui vont de 1965 à 1975, soit de la clôture du concile Vatican II à la mort de Franco.

Pour la grande majorité du peuple espagnol, ces deux événements ont signifié l'espoir de pouvoir vivre l'engagement chrétien à la lumière des orientations de Vatican II. Beaucoup de catholiques s'étaient en effet écartés des modèles en vigueur au cours des quatre décades du *national-catholicisme*. Influencés par le concile Vatican II et les documents pontificaux, quelques évêques espagnols commençaient à prendre leurs distances d'avec le régime franquiste. En 1966, ce fut la grande crise de l'Action catholique, provoquée par son attitude critique envers le régime et son opposition à certains représentants de la hiérarchie ecclésiastique. Le mou-

vement ne s'en est jamais remis et, il faut bien le reconnaître, la montée des nouveaux mouvements, de style conservateur, surgis dans la période post conciliaire l'a relégué dans l'ombre.

L'Espagne connut alors des années critiques de remise en question, non seulement à cause des transformations économiques et sociales, mais aussi culturelles et spirituelles. L'*aggiornamento* était dans l'air ; on cherchait partout, avec beaucoup d'illusions, à ouvrir les portes de l'Eglise pour établir un nouveau rapport au monde. Nonobstant, des conflits surgirent un peu partout, à tout propos, allumés dans des chaires universitaires, devant une jeunesse nullement préparée à éviter l'incendie... Ce fut un traumatisme, aussi bien pour les professeurs et les étudiants des universités civiles, que pour ceux des universités ecclésiastiques. Les Facultés de théologie des Universités pontificales de Comillas et de Salamanca¹ n'ont pas échappé à cette grave crise de discernement.

A force de remettre en question l'essence même de l'Eglise et du ministère sacerdotal, les vocations sacerdotales et religieuses commencèrent à plonger. L'évolution démographique y contribua

Considérée longtemps comme le réservoir spirituel du catholicisme occidental, l'Eglise d'Espagne n'échappe plus à la sécularisation. Crise des vocations, inculturation et relativisme religieux, tiédeur de la hiérarchie : le bilan n'est guère réjouissant, et les défis nombreux.

1 • Université des jésuites et université des dominicains.

et les nouveaux comportements sociologiques adoptés au sein de la famille et de la société conditionnèrent fortement la vie de l'Eglise. En comparaison d'autres pays d'Europe occidentale, ces modes de vie ont atteint l'Espagne avec quelques années de retard, retard bien vite comblé, pour atteindre aujourd'hui le même niveau que dans le reste de l'Europe. L'Espagne a vécu de manière intense et vertigineuse l'abandon de l'environnement confessionnel, occasionné par le processus de réception du concile Vatican II.

Importance sociale du catholicisme

En ce début du XXI^e siècle, la hiérarchie de l'Eglise espagnole présente des statistiques bien différentes de celles des années '60 et '70, mais encore caractéristiques d'une religion sociologiquement importante, même si certains sont encore habités par la nostalgie de ce qu'on a appelé « le réservoir spirituel de l'Occident ».

L'Espagne a 41 millions d'habitants. Selon les statistiques publiées par la Conférence épiscopale espagnole pour l'année 2000, le pays compte 19837 prêtres diocésains, auxquels il faut ajouter 8710 prêtres religieux occupant une charge pastorale et 780 de la prélature de l'Opus Dei. On y trouve 43 monastères d'hommes et 918 de femmes. Lors des cinq dernières années, le nombre des religieux a augmenté, passant de 4888 à 5326, alors que durant la même période, celui des religieuses a diminué de 61711 à 58406. Le nombre

des séminaristes, lui, s'est maintenu aux alentours de 2000 (1705 en 2002). Depuis son engagement dans l'évangélisation de l'Amérique, au versant des XV^e et XVI^e siècles, l'Espagne n'a jamais cessé d'envoyer des missionnaires à travers le monde. Les chiffres de 2000 indiquent que quelques 17000 missionnaires évangélisent hors d'Espagne : 47 sont évêques, 1126 prêtres, 4905 religieux, 7253 religieuses, sans compter les communautés itinérantes du Chemin néo-catéchuménal.

Les recettes des Œuvres missionnaires pontificales témoignent aussi de la vigueur missionnaire du peuple espagnol : plus de 15,5 millions d'euros, et cela malgré les irrégularités dans la gestion de la quête du Dimanche des missions (Domund) découvertes il y a quelques années. La clarté et la transparence de la gestion des dons reçus par l'Eglise n'ont jamais été remises en cause. Les Espagnols font confiance au travail social des institutions catholiques. Ce qui explique que Caritas, dont les fonds proviennent pour 68,5 % de dons privés et 31,5 % de subventions publiques, ait pu investir 177 millions d'euros dans des actions contre la pauvreté, et que Manos Unidas augmente d'année en année le produit de ses campagnes contre la faim dans le monde (41 millions d'euros en 2002).

Ces statistiques publiées par l'Eglise catholique montrent à quel point celle-ci est parfaitement intégrée dans la société dont elle partage les problèmes essentiels.

Le nombre des vocations et celui de l'assistance à la messe dominicale (35 % de catholiques) ont cependant diminué. Et on ne peut pas dire que la crise touche à sa fin. Il faut s'attendre, au cours des prochaines années, à ce

Première visite de Jean Paul II en Espagne.



que le clergé, vieillissant, voit son nombre se réduire de manière drastique. Les générations les plus nombreuses se situent entre 70 et 80 ans et les réserves sont très réduites suite au petit nombre d'ordinations de la période post conciliaire. Les chiffres suivants en témoignent : depuis quelques années, les prêtres qui célèbrent leurs nocces d'or sont passablement plus nombreux que ceux qui célèbrent leurs nocces d'argent ; 40 % des prêtres se trouvent à l'âge de la retraite ; il y a environ 50 ordinations par an, alors que l'on compte, pour le même temps, 350 ou plus décès de prêtres.

Malgré tout, l'ancien secrétaire de la Conférence épiscopale espagnole, l'évêque Juan José Asenjo, se veut optimiste : « Ces dernières décades, la société espagnole a subi une profonde transformation. Dans cette société en évolution, l'Eglise, fidèle à sa mission évangélisatrice, est restée et reste présente avec une extraordinaire vitalité dans les différents milieux sociaux, à travers les formes les plus diverses de présence personnelle et communautaire. Il est clair que les nouvelles circonstances culturelles ont constitué et constituent encore un défi permanent, qui exige de chaque croyant et de toute la communauté ecclésiale un engagement continu pour renouveler notre façon de vivre en cohérence avec notre foi catholique, pour organiser les institutions ecclésiales, afin de mieux réaliser la mission essentielle de l'Eglise, l'évangélisation. »²

L'Eglise espagnole comporte actuellement beaucoup de déçus, surtout parmi la génération d'âge mûr : les illu-

sions d'il y a quelques décades se sont envolées. Ils ont lâché prise ou ils ont été lâchés par ceux qui sont aux commandes de l'Eglise. Les professeurs de théologie condamnés, réprimandés ou réduits au silence ne forment que la pointe de l'iceberg ; si quelques-uns ont lutté avec honnêteté scientifique et intellectuelle, d'autres, nombreux, ont perdu leurs illusions en route.

Catholicisme honteux

L'Eglise n'a pas su, n'a pas pu ou n'a pas voulu placer à la tête des diocèses des vrais leaders spirituels et intellectuels, des bons pasteurs capables d'accompagner l'espoir de ceux qui engagent la communauté en faveur d'une humanité créée à l'image de Dieu. Un épiscopat, que d'aucuns qualifient de généralement gris, a contribué à ce que les catholiques aient à subir le harcèlement agressif du laïcisme militant, des médias et d'une bonne partie des intellectuels, des politiciens et d'autres personnalités publiques. Les acteurs d'un catholicisme honteux et craintif (qui a fini par accepter d'être réduit à la sphère privée) n'ont pas été capables de désarmer une laïcité mal comprise, qui a débouché sur un laïcisme éculé, à la manière de celui en vigueur au XIX^e siècle ou à la veille de la guerre civile de 1936-1939. Un relativisme moral et religieux diffus flotte dans l'air, dans un environnement dominé par la culture light.

Le fait que des livres comme *Carta de Jesús al Papa* (Lettre de Jésus au pape) de Fernando Sánchez Dragó, un auteur anticlérical et apôtre d'un orientalisme fumeux, ou *Jesuscristo, ese desconocido* (Jésus-Christ, cet inconnu) de Juan Arias, un prêtre sécularisé, figurent parmi les meilleures ventes en

2 • Présentation de *La Iglesia Católica en España (Estadísticas, Edición 2002)*, Oficina de Estadística y Sociología de la Iglesia, Madrid 2002, p. 5.

dit long sur l'état du peuple espagnol. Au point qu'on peut craindre une dissolution du catholicisme au profit du new age, du syncrétisme, de l'abandon des dogmes et de la morale, du bricolage d'un catholicisme « à la carte ».

Le Plan pastoral de la Conférence épiscopale actuellement en vigueur constate que « des conceptions du christianisme de caractère subjectif, allergiques à l'institution ou sans lien ecclésial ne sont pas rares » (n° 22) et que « la désaffection des sacrements, qui, au fond, est une désaffection de l'Eglise elle-même, gagne du terrain, tout comme l'idée d'une relation directe avec Dieu, sans médiation ecclésiale » (n° 25).³ En très peu d'années, les générations adultes ont connu le passage d'une religion teintée de *national-catholicisme* à une religion sans institution, d'où une perte d'influence sociale de l'Eglise.

Il est préoccupant de constater que les nouveaux mouvements religieux, nés dans l'après-concile, sont pratiquement les seuls à faire face à cette situation. La hiérarchie s'appuie sur eux pour restaurer un catholicisme désenchanté, qui doit supporter des orages chaque fois que les médias livrent en pâture des situations scandaleuses ou du moins jugées telles par les milieux laïcistes. On a parlé de « vinaigre versé sur les plaies de l'Eglise » lorsque des affaires désagréables ont éclaté au grand jour, donnant presque toujours lieu à des jugements négatifs. D'où des crises, des épreuves, des troubles et des souffrances, du désarroi et de la perplexité dans le petit peuple, d'autant plus que l'institution ecclésiastique est incapable d'expliquer le rôle de l'Eglise et continue à ignorer les médias...

Face à cette grave situation, la hiérarchie a trouvé un allié dans les nouveaux mouvements postconciliaires. Le mieux

implanté de tous est celui fondé dans les années '60, dans la banlieue de Madrid, par un converti, Kiko Argüello, avec l'appui de l'archevêque d'alors, Casimiro Morcillo.⁴ D'autres mouvements, comme Communion et Libération, les Focolari, Regnum Christi, le Renouveau charismatique, etc. ont eux aussi de nombreux membres, sans compter l'Opus Dei, fondé par saint José Marís Escrivá de Balaguer en 1928, qui n'entre pas strictement dans cette énumération.

Des défis à relever

La pauvreté culturelle, la légèreté et la vulgarité avec lesquelles la plupart des médias traitent les thèmes religieux, comme la manière sectaire de relater les nouvelles de l'Eglise, ont contribué à défigurer son image et son activité. Les jeunes générations grandissent dans ce climat. Cela finira, dans la plupart des cas, par produire des analphabètes pour tout ce qui concerne le fait religieux et la tradition chrétienne, incapables, demain, de comprendre leur propre histoire.

Une étude récente de la Fondation Santamaría conclut que 82 % des Espagnols reconnaissent appartenir à une religion et que seuls 18 % se disent sans religion. Parmi ceux qui ont une religion, 98 % sont catholiques, 1,1 % appartiennent à d'autres confessions chrétiennes et 0,3 % sont musulmans. La majorité des catholiques - les deux tiers - se disent non pratiquants

3 • Cf. *Ecclesia*, n° 3 087, Madrid, février 2002, pp. 20-38.

4 • Le Néo-catéchuménat (n.d.l.r.).

et reconnaissent ne pas tenir compte du magistère officiel de l'Eglise.

Un théologien, Francisco Javier Vitoria, écrit : « Nous sommes probablement à un de ces moments cruciaux où un vieux modèle de relation Eglise/société résiste à disparaître alors que celui à venir tarde à naître parce qu'il ne trouve pas le terrain préparé, ni le calme pour le faire. Retrouver et raviver le courage apostolique, sentir le souffle stimulant et la chaleur fraternelle des compagnons dans l'aventure évangélisatrice, régénérer et renouveler les énergies spirituelles à la table de la parole et du pain partagé, ce sont là, pour l'Eglise, des urgences, dans la conjoncture historique agitée et incertaine que nous vivons. »⁵

Il ne serait pas honnête de prétendre résoudre les problèmes de l'Eglise catholique espagnole par la myopie traditionaliste et intégriste, ni par la fuite en avant suicidaire propre aux moments de panique. Pour l'instant, à en croire certains théologiens, ni les efforts du concile Vatican II pour réconcilier le catholicisme avec la modernité, ni les diverses et courageuses tentatives théologiques en quête d'un nouveau modèle de relation entre religion et culture n'ont produit les fruits désirés.⁶

En 1977, l'archevêque Fernando Sebastián Aguilar affirmait que pour la première fois depuis longtemps, l'Eglise espagnole vivait en pleine liberté, dans une société suffisamment démocra-

tique, sans soutien privilégié, sans pression ni restriction.⁷ S'il en est ainsi, il convient de ne pas oublier que la survie d'un catholicisme, sans influence sociale et culturelle et inopérant du point de vue éthique, est en grand danger. Les hésitations actuelles et la lâcheté des catholiques contrastent avec la place importante qu'occupe le pape Jean Paul II, leader incontournable sur le plan mondial, pour qui se penche sur l'histoire du dernier quart de siècle.

Les visites du pape Jean Paul II en Espagne (1982, 1984, 1989 et 2003) ont été un franc succès. En général, le peuple chrétien a accueilli le message pontifical avec enthousiasme et dévotion. C'est dire que dans de telles circonstances, le catholicisme espagnol est déconcertant et que ses manifestations de foi sont, jusqu'à un certain point, paradoxales. J'ai eu l'occasion d'écrire ailleurs que l'enseignement de Jean Paul II en Espagne « peut nous aider à reconsidérer le don de la foi, fondé sur la Vérité, et à répondre à ses exigences de fidélité et de cohérence par le témoignage public de notre foi, à une époque où il n'y a plus de christianisme sociologique et qu'on nous ressasse la rengaine de la privatisation des croyances ».⁸

Ces temps troublés seront-ils un stimulant pour résoudre les difficultés ? L'Eglise hiérarchique et les catholiques espagnols sortiront-ils de la situation morose dans laquelle ils se trouvent ? Retrouveront-ils une cohérence entre leur foi et leur comportement ? Reviendront-ils de leur lâcheté en témoignant publiquement de leur foi, sans hésitation ? Voilà quelques-uns des défis auxquels l'Eglise d'Espagne est confrontée.

M. de S.

(traduction : P. Emonet)

5 • Cf. **F.J. Vitoria Cormenzana**, *Sociedad española e Iglesia católica*, in « Iglesia viva », n° 192, 1997, pp. 69-70.

6 • *Id.*, p. 77.

7 • Cf. *Ecclesia*, n° 2 859, Madrid, 20 septembre 1997, p. 11.

8 • **Miguel de Santiago**, *Los 23 días de Juan Pablo II en España*, in « Razón y fe », n° 1255, Madrid, mai 2003, p. 503.